ne vous respectez pas!" A un enfant trop rempli de lui-même laissez sentir le froid qui l'entoure et qui est le commencement du mépris qui s'attache à l'orgueilleux. Si un enfant tient à cœur de vous faire plaisir, de jouir de votre estime, laissez-lui voir discrètement que sa conduite l'en rend indigne ou vous est désagréable.

L'éloge décerné à propos et avec cette réserve qu'on a appelée "la pudeur de la louange" est "le droit du mérite". C'est simplement exprimer extérieurement le témoignage intérieur de la conscience qui dit "c'est bien". Il correspond à la note dix (10) que vous mettez sur une dictée sans faute. Le refuser à qui il est dû, est faire preuve d'étroitesse d'esprit et de sêcheresse de cœur. L'enfant voyant qu'on est sincère avec lui sentira mieux la justesse et subira davantage l'efficacité des reproches qu'on lui adressera. Pour ma part je ne refuse jamais de dire à une élève: "Voilà justement ce que j'attendais de vous; vous vous seriez montrée inférieure en agissant autrement". Ce n'est pas là la louange qui monte la personne sur les toits, c'est la constatation franche et cordiale du bien qu'elle accomplit. On loue le bien, on n'exalte pas les personnes. Et je me dis que, pour les jeunes filles surtout, si elles ne s'habituent pas aux justes appréciations, elles perdront la tête au compliment flatteur, la plupart du temps trompeur, qui leur tombera dessus quand elles seront dans le monde. Et l'expérience nous montre ceci: quand un enfant fait bien, sans jamais se l'entendre dire, ou bien il se décourage, croyant ne jamais bien faire, ou bien il s'exhalte lui-même dans son intérieur en proportion du dédain dans lequel son maître semble vouloir étouffer ses légitimes aspirations. Et par quel raisonnement pourrons-nous lui faire comprendre qu'il s'égare quand il nous croira toujours disposé à ne rien trouver de bon chez lui? On est bien plus fort pour redresser quand on sait faire le juste partage du bien et du mal.

Je ne puis terminer sans m'élever contre certaines punitions qui ont une influence des plus déprimantes sur le caractère moral de l'enfant. J'ai vu un temps—plaise à Dieu qu'il ne soit plus!—où il était la mode de faire baiser la terre, de mettre à genoux sans appui pendant des temps qui nous paraissaient longs comme des jours, de coiffer d'un monumental bonnet d'âne portant des oreilles, et autres semblables inventions toutes aussi propres à donner à l'enfant un *haut sentiment* de sa dignité. Voyez-vous d'ici, par exemple, cette gymnastique de l'enfant condamné à baiser la terre jusqu'à ce qu'on lui dise d'arrêter? Il se lève, se met à quatre pattes, s'écrase jusqu'à plat ventre, incline son front jusqu'au plançher où traînent tous les pieds, charge ses lèvres d'une poussière infecte, puis, le visage marqué de ces glorieuses cicatrices, reprend la posture humaine, pour s'abaisser de nouveau et se vautrer au bon plaisir de l'*éducateur* jusqu'à ce que cette manœuvre lui ait fait pénétrer dans l'âme des sentiments plus nobles..... Ah! Mesdemoiselles, nous en avons trop de gens prêts à se mettre à quatre pattes et à se vautrer dans la fange: de grâce, qu'ils n'apprennent pas à l'école ces attitudes avilissantes! Je serais moins sévère pour la punition